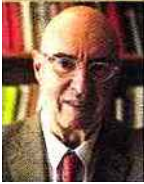




CHRONIQUE



DOMINIQUE LECOURT

Philosophe,
directeur général
de l'Institut Diderot

A propos de Bernard Natan

Dès avant la guerre de 1914-1918, Bernard Natan prend rang parmi les pionniers de la grande aventure du cinéma. Inutile d'insister sur la révolution dans les esprits et dans les mœurs qu'ont provoquée cette invention technique et ses développements technologiques.

Il envisagera toujours le cinéma comme un tout indissociable : produire, distribuer, programmer, faire exister des films. Il ne sera ni un technicien, ni un ingénieur, ni un simple producteur, ni même un homme d'affaires exclusivement occupé de finances à faire fructifier. Il sera un « entrepreneur » au sens fort, au sens noble du mot.

J'entends par là, un homme qui a le goût, la passion même, de se risquer à réunir les conditions matérielles et humaines pour faire être ce qui n'est pas encore et dont il ressent l'absence comme un manque. Parmi les entrepreneurs, les plus nombreux se satisfont d'employer leurs énergies physique, intellectuelle et financière à l'amélioration de l'existant. Mais d'autres ont une vue plus large. Si le présent les intéresse, ce sont les racines

de l'avenir qu'ils cherchent à y saisir pour le maîtriser. À ce deuxième type appartient Bernard Natan.

Il s'impose comme le seul capable de tenir tête à Hollywood qui prend son essor au même moment. Il invente un « modèle français », le groupe intégré Pathé-Natan.

Comment se fait-il alors que son nom ait aujourd'hui presque totalement disparu des histoires du cinéma ?

En 1941, à Paris, au Palais Berlitz, se tient une exposition, sous le titre « Le Juif et la France ». Une section y est consacrée aux « Juifs, maîtres du cinéma français ». Le visage de Bernard Natan y occupe, en grands caractères, le premier rang.

L'hommage du vice à la vertu, car Natan était bien le maître. Mais, depuis 1938, une phrase assassine le poursuit : « *L'es-croc juif Natan a ruiné l'empire Pathé.* »

Devant sa réussite, la jalousie était inévitable et spécialement, on l'imagine, celle de son associé Charles Pathé qui avait commis une grossière erreur de jugement lorsqu'il avait cessé de croire dix ans plus tôt à l'avenir financier de l'industrie cinématographique.

Natan a continué sa marche ascendante, mais les effets de la grande dépression venue des États-Unis ont fini par atteindre les investisseurs de son groupe.

Résultat, l'ancien combattant de 14-18 engagé volontaire, décoré pour faits d'armes, est déchu de sa nationalité française acquise en 1921. Livré aux Allemands par la police de Pétain, il est déporté à

Auschwitz et y est assassiné en octobre 1942. On n'évoque plus guère dès lors son existence flamboyante qu'en parlant de l'« affaire Natan »... Rien ou presque pendant soixante-dix ans !

Jusqu'à l'hommage récent rendu à l'entrée de la Fémis, l'école nationale supérieure des métiers de l'image et du son, installée maintenant dans ses anciens studios, à Montmartre.

Certains commentateurs ont cru bon d'écrire que « *l'affaire Natan n'était en définitive que l'affaire Stavisky du cinéma* ». L'antisémitisme répandait alors ses flammes dans l'Europe entière. Il prenait en France une virulence particulière chez les « gens de lettres ». Ceux-ci dénongaient les milieux cinématographiques comme corrupteurs des mœurs. Le plus talentueux et le plus venimeux d'entre eux, Louis-Ferdinand Céline, écrit en 1937 dans *Bagatelles pour un massacre*, « *dans les films (tous juifs) tout le grotesque, le crime, l'imbécillité, c'est pour nous, tout le beau rôle, la gloire, la finesse, l'humour, la bonté, la beauté, l'humanité, c'est pour les juifs* ». J'aurais pu en citer bien d'autres.

Si l'on compare le funeste destin de Natan à la vie des grands du cinéma américain, ses contemporains, on peut regretter qu'en France, la patrie souvent, ne sache pas reconnaître ses grands hommes. Mieux vaut tard que jamais.

Hier soir, au théâtre Le Ranelagh à Paris, une soirée hommage autour d'un documentaire sur sa vie et son œuvre était donnée en présence de ses petits-enfants.